

Le R. P. Lacordaire (1802-1861)

(Suite et fin)

Pendant l'hiver de 1844, le P. Lacordaire, prêchant à Grenoble, acheva, aux portes de la ville, l'ancienne Chartreuse de Chalais. Le gouvernement laissa encore faire. En 1848, les prêtres de Dijon lui offrirent à des conditions avantageuses, une ancienne abbaye de Bénédictins : il y établit sa troisième maison.

Les commencements de Flavigny, raconte toujours le P. Lacordaire, furent très pauvres. Je me rappelle que dans les premiers jours il n'y avait que sept chaises dans toute la maison ; chacun portait la sienne partout où il allait. Pendant plusieurs années, Flavigny vécut d'aumônes.

L'année suivante, il fonda la maison de Paris, puis celle de Toulouse. En 1859, il ramenait les Dominicains à la Sainte-Baume, en Provence, auprès du tombeau de sainte Marie-Madeleine. Enfin, en 1860, le P. Lacordaire fondait une septième maison à Dijon, sa patrie.

A la d'une carrière des mieux remplies, le P. Lacordaire voulut redevenir maître d'école, et prit possession du collège de Sorèze où il devait mourir. Au lieu de faire des enfants qu'on lui confiait des potaches barbouillées de grec et de latin, et il en fit des hommes ; il leur mit au cœur l'amour de Dieu, de l'Eglise et de la France. Mais il fallut voir quelle affection lui vouaient ces jeunes gens : on en vit plusieurs qu'il avait renvoyés de l'école suivre son cercueil en pleurant, le jour de ses funérailles. Sorèze fut bientôt relevé des ses ruines et put soutenir la comparaison avec les collèges qui étaient sur le meilleur pied.

Le P. Lacordaire, indulgent pour les autres, était très sévère pour lui-même. Quelques traits donneront une idée de sa régularité, de sa mortification et de son humilité.

Pendant un Carême, il resta seul avec un frère du couvent de Toulouse. Un jour, ce frère qui devait l'éveiller à trois heures n'arriva qu'à quatre heures, « allons ! que cela ne vous arrive plus ; avant tout, la règle. » Le lendemain, même accident, le réveille-matin s'était arrêté. « Mais, dit le Père, la communauté (ils étaient deux) ne peut pas aller ainsi ; c'est moi, désormais, qui réveillerai. »

Chaque matin après sa messe, il entraînait dans la cellule d'un de ses religieux ; il lui baisait les pieds, lui demandait de le châtier pour Dieu, se découvrait, les épaules, et il fallait bon gré, mal gré, lui donner une forte discipline.

Une fois, à Chalais, après avoir parlé sur l'humilité, il descendit de son siège, se mit les épaules à nu et reçut de chacun des Frères vingt-cinq coups de discipline. Les Frères étaient nombreux et le supplice dura longtemps ; il se releva pâle et brisé.

Qu'aurait dit et pensé cette foule avide de sa parole si elle avait connu ces faits ? Que n'a-t-on pas débité sur sa vanité de prédicateur ? N'a-t-on pas raconté qu'après ses conférences il se déguisait pour aller dans les cercles et les cafés recueillir les éloges qu'on faisait de lui ? Voici comment se passaient ces grandes journées de Notre-Dame.

Le matin, il demeurait dans une profonde méditation. Il déjeunait à neuf heures : par exception, il faisait gras ce jour-là.